

## D'où viennent les dragons ?

### Une origine complexe

La première est **paléontologique**. Nous savons aujourd'hui qu'il a existé des reptiles géants, que nous, gens de l'époque moderne, appelons communément *dinosaures*. Mais comment un homme du Moyen-Age pouvait-il comprendre des ossements qu'on découvrait dans les gravières ou les argilières ? Voici quelques exemples tirés de la chronique des Dominicains de Colmar :

**1261** : Découverte près du château de Herlen, près de Bâle, d'ossements ayant appartenu à des hommes dépassant de plus de 30 pieds la taille normale.

**1277** : Au château d'Ollwiller, près de Sultz, on découvre le crâne d'un grand serpent. La langue ou *Noterzung* passe pour pouvoir déceler les poisons. Il est donné au roi Rodolphe comme un cadeau précieux

**1280** : On trouva dans les fondations d'un pilier de la cathédrale de Strasbourg des ossements humains qui dépassaient la longueur de la jambe d'un homme ordinaire.

On en trouva également dans le couvent de l'Ordre Teutonique, qui dépassaient la taille humaine. On découvrit aussi une dent d'homme qui avait trois doigts d'épaisseur, dix de longueur et six de profondeur. On la suspendit devant l'église.



Comme on le voit, de telles découvertes pouvaient aussi bien se produire à la campagne qu'en ville, au moment de grands chantiers. Pensons à ceux ouverts par les Strasbourgeois au 13<sup>e</sup> siècle pour la construction des remparts. Pendant des décennies, ils ont fait fonctionner des argilières et des carrières de calcaire pour alimenter les briqueteries et les fours à chaux.

Des ossements de dinosaures ou de mammouths ont naturellement passé pour des restes de géants. Lorsqu'on avait la chance de tomber sur un crâne, on l'attribuait à un grand serpent, et on en faisait, par exemple, un remède pour déceler les poisons.

Au Moyen-Age, de telles découvertes étaient souvent exposées dans les églises comme des curiosités. Pensons à la corne de licorne longtemps conservée à la cathédrale, et qui était en fait un éperon de narval.

Les dragons peuvent également avoir été inspirés par des reptiles modernes. Il suffit d'ouvrir un manuel de zoologie pour faire le rapprochement entre des espèces existantes et les représentations

médiévales de dragons. Dès le 11<sup>e</sup> siècle, à la faveur des Croisades, des combattants ou des marchands ont ramené des lézards exotiques, voire des crocodiles, dont certains ont fini, desséchés et empaillés, chez des pharmaciens, ou dans des églises. Après les Grandes Découvertes, des variétés sud-américaines de lézards ont pris la relève.

En fait, les dragons et les légendes de dragons apparaissent bien avant, dans le sillage des saints militaires, dont le plus important a été Saint Georges, dont l'origine remonte au 4<sup>e</sup> siècle. Nous l'avons vu sur le fronton de l'école à son nom, au quai Saint Nicolas. Il a connu un incroyable succès au moment des Croisades.

A Strasbourg même, il a existé une chapelle Saint-Georges dans la rue du Dôme. Il y avait aussi une chapelle Saint Michel près de l'actuelle clinique Sainte Barbe, une autre enfin près de la cathédrale. Cela fait autant de lieux où les Strasbourgeois pouvaient voir représentés des saints « tueurs de dragons ».

Mais ces derniers n'avaient pas le monopole de cette fonction. Une quarantaine d'autres saints sont concernés, massivement en Gaule, ce qui pose la question d'un héritage pré-chrétien.

En fait, parmi eux, on retrouve effectivement des pionniers du christianisme et des briseurs d'idoles. Les historiens de la religion les ont qualifiés de *sauroctones*, « tueurs de lézards ».

Mais qui étaient ces « lézards » ? La première idée qui vient à l'esprit est qu'il s'agit d'un terme général pour désigner le paganisme, assimilé au Diable, c'est-à-dire au Serpent. Mais quand on y regarde de près, on se rend compte que ce dernier se manifeste sous des formes et avec des attributs précis, issus de systèmes religieux disparus.

Le dragon a en effet existé dans les mythologies celtique et germanique. On sait par exemple, que les Celtes, mais aussi les Germains utilisaient des trompes de guerre, les *carnyx*, dont les pavillons étaient des têtes de dragons. On ignore pourquoi.

Les peuples d'au-delà du Danube utilisaient des étendards en forme de dragons. Ils seront adoptés dans l'armée romaine, avec le recrutement des premiers cavaliers sarmates, et connaîtront ensuite une incroyable fortune



**Saint Georges terrassant le dragon.  
Selon Jean de Mandeville, 1501**



Le *draco* dans les troupes romaines du Bas-Empire.

dans les armées du Haut Moyen-Age. Mais là aussi, on ignore quel contenu mythologique se rattachait à ces symboles.

On ne peut oublier les figures de proues des bateaux de guerre scandinaves, qui semèrent la terreur au 9<sup>e</sup> siècle sur les côtes de l'Europe occidentale. Ni Siegfried, le grand héros germanique, tueur de dragons.

Et puis, il y a Taranis et son anguipède.

Il existait chez les Celtes un dieu de ce nom, qui était représenté au sommet d'une colonne, à cheval et terrassant un être mi-humain mi-reptilien, que les historiens appellent, dans leur jargon, l'*anguipède*. Taranis symbolisait les forces d'en haut. Ses attributs étaient l'aigle et la roue. Sa

fonction était de libérer, par la foudre et la pluie, les eaux du monde inférieur. Les sources alimentaient alors les cours d'eau et les cultures des hommes. L'anguipède, lui, bloquait ces eaux. Il était donc une représentation du chaos et de la stérilité.

Faut-il reconnaître dans ce couple Taranis/anguipède un prototype de Saint Georges et de son dragon? Certaines légendes alsaciennes, mais certaines seulement, semblent le confirmer.

Le Taranis et son anguipède à Haguenau



## **Les dragons comme survivances pré-chrétiennes**

La plus ancienne histoire de dragon est liée à Saint Amand, qui fut évêque de Strasbourg vers 350. Dans une version recueillie en 1894, il est mis en scène affrontant le Serpent, qui rampait autour de Strasbourg en proférant des blasphèmes. Le nouvel évêque lui donna l'ordre de se laisser couper en morceaux. Le monstre était si grand, dit l'histoire, qu'il recouvrait trois champs de seigle.

On ne peut s'empêcher de penser au dragon à tête de poisson que nous avons signalé dans le billet précédent.

Cet évêque de Strasbourg rappelle un autre Saint Amand, celui de Maastricht, qui, rencontrant un serpent dans le jardin de son monastère, l'obligea, par la force de ses prières, à rentrer sous terre.

Comment interpréter la version strasbourgeoise de l'histoire ? On est clairement dans le contexte de la christianisation des populations, de sorte que le serpent peut désigner n'importe quelle manifestation du paganisme. Celui qui rampe autour de la ville pourrait être le Rhin, que les Celtes et les Germains considéraient comme un dieu, et dont les eaux venaient périodiquement lécher les murs de la ville. Avec le reflux de l'inondation, il se coupait littéralement en morceaux, c'est-à-dire qu'il n'en restait que les chenaux, ou *Giessen*, qui serpentaient dans la campagne...Saint Amand s'est-il attribué le mérite de ce reflux pour les besoins de sa prédication ?

Guy Trendel rapporte une autre légende, celle du dragon du Bastberg. Un soir, des agriculteurs rentrent des champs en compagnie d'un prêtre, quand, tout à coup, éclate un orage. Les hommes se réfugient dans une auberge, puis, le calme revenu, reprennent la route. C'est alors qu'un dragon se dresse devant eux. Affolés, les paysans s'enfuient, mais l'homme de Dieu dessine un signe de croix et parvient à repousser le monstre. Le message est limpide. C'est finalement le prêtre qui a le dessus.

Cette fois-ci, on a bien affaire au couple Taranis/anguipède. L'orage, c'est Taranis en action. Il vient de terrasser l'anguipède et les forces du monde inférieur. Normalement, le monde retrouve les pluies bienfaites et la prospérité. Mais le surgissement du dragon démontre l'impuissance du vieux dieu celtique. C'est finalement le prêtre qui terrasse le Dragon par un simple signe de croix, et ce faisant, se substitue à Taranis, et démontre la supériorité du christianisme.

L'histoire du dragon du Brant est bien connue. A une époque où la vallée était recouverte par le Rhin, un dragon sorti des eaux grimpa au sommet de la colline du Brant. Fatigué et apaisé par la douce torpeur du lieu, il s'assoupit. Tout le reste de la journée, le soleil continua de briller de plus en plus fort, si bien que la chaleur fit fondre les écailles du dragon. Son sang se mit à bouillir et il se répandit rapidement sur la terre desséchée. Dans un dernier sursaut, il se retira épuisé dans une grotte, pour y mourir.

Des siècles plus tard, les hommes plantèrent des vignes sur cette belle colline. La terre, fertilisée par le sang du dragon, donna un vin de feu, à la matière et à la force exceptionnelles. Si le dragon repose encore dans une obscure caverne, le Brant continue, lui, de briller au firmament des grands vins d'Alsace et, à travers eux, un animal mythique y prolonge son immortalité.

On a ici affaire à une autre variante du mythe de Taranis. Dans sa version d'origine, l'anguipède est synonyme de sécheresse et de chaos : il doit empêcher les sources de jaillir. Ici, le dragon représente l'eau fécondante du Rhin, qui monte à l'assaut des collines, et c'est le principe du chaos et de la sécheresse qui triomphe momentanément.

Pourtant, la jonction du soleil (pensez à Taranis, dieu des forces d'en haut) et du sang du dragon permettent la croissance de la vigne.

Tout se passe comme si, après une victoire momentanée du chaos et de la sécheresse, les mécanismes de la Nature se remettaient en route, comme le décrit le mythe de Taranis.

Rappelons pour terminer l'histoire du dragon de Ferrette.

On croyait, jadis, qu'un dragon de feu avait son antre aux alentours de Vieux-Ferrette. Il portait dans la gueule une grosse pierre précieuse rouge (un rubis) qui lui servait de lanterne. Et, chose étrange pour un dragon, il poussait l'amabilité jusqu'à éclairer, la nuit, le chemin des passants. Mais il ne fallait pas l'agacer, et même se garder de lui adresser la parole, sinon il se fâchait et devenait méchant. Et chacun, au pays, observait scrupuleusement la consigne.

Par une chaude nuit d'été où le temps était à l'orage, un valet, qui gardait du bétail dans un pré, eut envie de savoir si l'on disait vrai, mais il hésitait à le faire. De sombres nuages emplissaient le ciel et des éclairs de chaleur zébraient la nuit, par instants, au-dessus des chaînons du Jura. Peut-être le pâtre crut-il voir en l'un d'eux le fameux dragon de feu; toujours est-il qu'il l'appela. Alors, un éclair aveuglant illumina la nuit: le garçon vit les nuages sombres fondre sur lui, tandis qu'un fracas épouvantable lui éclatait aux oreilles. Et là-bas, dans le ciel, une gueule noire cracha du feu et des flammes. Le troupeau, pris de panique, s'enfuit en beuglant vers la ferme, cependant que le berger, jeté à terre, s'évanouit.

Il reprit conscience à l'aube, vit qu'il s'était blessé en tombant et se releva, tout endolori et avec peine. Les jambes tremblantes, il regagna la ferme et s'écroula au sol en entrant dans la cour. On le porta dans un lit, il répondit d'une voix faible aux questions qu'on lui posait, puis il s'éteignit quand les cloches sonnèrent pour annoncer la messe.

Dans cette version, Taranis et le dragon (comprendre l'anguipède) se confondent dans leurs fonctions. Cela peut se comprendre par le fait que le berger enfreint un interdit. Normalement, c'est le dieu d'en haut qui terrasse le dragon. Le pâtre meurt pour avoir violé le *statu quo* et dérangé l'ordre normal du cosmos, dont tout le monde connaissait les règles. Il a juste le temps de raconter ce qui lui est arrivé et d'avertir les autres hommes.

Mais il avait aussi enfreint un autre interdit: celui de faire appel aux anciens dieux. Lorsque les cloches annoncent la messe, elles annoncent aussi le retour de l'ordre chrétien...

Dans cette légende, comme dans la précédente, le dragon est plutôt un être bienveillant. On le montre guidant les voyageurs avec sa lanterne. Ceci a certainement quelque chose à voir avec le fait que les colonnes de Taranis étaient généralement implantées à des carrefours.

On retrouve les dragons dans des anecdotes rapportées par M. A. Stoeber. Dans le Kronthal, on voyait apparaître des serpents étincelants sur les bords de la Mossig.



Selon cet auteur, le diable apparaît dans le Jura sous la forme de serpents ailés, avec des yeux plus brillants que des diamants. Dans la région de Montbéliard, on les appelle *vouivres* et on les associe aux sources. Par contre, dans la zone de Bouxwiller, on voyait des dragons de feu survoler les villages la nuit. Ils s'introduisaient quelquefois par les lucarnes dans les greniers, où ils enlevaient les provisions pour les déposer ailleurs. On prétendait que ces richesses n'appartenaient aux heureux bénéficiaires que dans la génération suivante. Stoeber mentionne une famille de Riedheim, dont tout le village disait : « Ils ont du bonheur, leurs grands parents ont reçu la visite du dragon »...

Au total, cette petite incursion dans les origines de nos dragons locaux a permis de ramener à la surface des éléments épars, mais identifiables, de mythes anciens.

Elle illustre un principe général : l'histoire de l'imaginaire humain se présente comme un gigantesque fondu - enchaîné, dans lequel coexistent les formes les plus anciennes et les plus récentes, alimentées depuis des temps immémoriaux par les générations successives de nos aïeux...Lorsqu'aujourd'hui on lit un recueil de légendes, on est en présence d'un étrange kaléidoscope dont on ne saisit le sens qu'en se plongeant dans ses profondeurs.

**Pierre Jacob**

**Sources :**

GERARD, Ch., LIBLIN J., *Les annales de la chronique des Dominicains de Colmar*, Colmar, 1854.

LAUBE, Stefan, *Von der Reliquie zum Ding. : Heiliger Ort-Wunderkammer- Museum*, Berlin, 2011.

MAUDHUY, Roger, *Contes et légendes d'Alsace*, Nancy, 2009.

GRICOURT, Daniel, Dominique HOLLARD, « Taranis, caelestium deorum maximus », *Dialogues d'histoire ancienne*, 1991, vol. 17, n°17-1, p. 343-400.

SEYBOTH, Adolphe *Das alte Strassburg, vom 13. Jahrhundert bis zum Jahre 1870*, Strasbourg, 1890.

STOEBER, M.A., « Etude mythologique sur les animaux-fantômes de l'Alsace, *Revue d'Alsace*, 1851, p. 550 – 566 (565-566)